



## CULTURE | LIVRES

## LEILA SEBBAR

# “JE ME RETROUVE DANS LA COMPLEXITÉ DE LA DOUBLE APPARTENANCE”

La romancière et nouvelliste, qui vit en France depuis 1961, est née en Algérie d'un père algérien et d'une mère française à une époque où les couples mixtes étaient très rares. Toute son œuvre est traversée par ses origines et par la question de l'exil. Elle vient de publier un ouvrage collectif, "Une enfance dans la guerre. 1954-1962". **Propos recueillis par Nadia Hathroubi-Safsaf**

Juillet 2016  
Patrice,  
voilà l'entretien  
A bientôt  
leila

## INTERVIEW

**Vous travaillez beaucoup autour de la quête de soi, de la transmission de la mémoire collective à travers le prisme de l'enfance. Pourquoi ce choix ?**

J'ai consacré une série d'ouvrages à ce thème : *l'Enfance des Français d'Algérie* (Bleu Autour), *Une enfance algérienne* (Gallimard), *Une enfance outremer* (Seuil), *Une enfance juive en Méditerranée musulmane* (Bleu Autour). Chaque fois, j'ai demandé à des auteurs des récits inédits de leur enfance. Car s'il y a des chercheurs et des historiens qui travaillent sur l'histoire algérienne, l'histoire coloniale ou la guerre d'Algérie, ce qui m'intéresse, c'est l'intimité de l'enfance, le regard de l'enfant sur cette guerre. C'est aussi à cette période de leur vie que ces personnes, ces auteurs se sont construits. C'est un travail de mémoire mais pas seulement. C'est une sorte de compagnonnage où je peux écrire avec les uns et les autres. Ils ont connu la même histoire, d'un côté ou de l'autre de la Méditerranée. Dans ce projet, mon intention est de transmettre l'Histoire à travers de petites histoires. Mais ce n'est pas le cas dans ce que j'écris habituellement.

**Quelle est alors votre intention première en tant qu'auteure ?**

Quand j'écris en mon nom propre, j'explore les relations entre Orient et Occident et les effets de l'exil, des exils. De

mère française et de père algérien, je dis souvent que j'ai tout l'Orient avec mon père et tout l'Occident avec ma mère.

**On parle beaucoup de quête identitaire pour les enfants nés de parents immigrants. Vous portez la complexité de ce déracinement, de cette double origine. Est-ce que vous comprenez leurs questionnements ?**

Je mets toujours en scène ces générations-là. Toujours. Comme dans mes précédents ouvrages, *Shérazade*, *le Chinois vert d'Afrique*, *J.H. cherche âme sœur...* Je me retrouve toujours dans cette ambivalence, cette ambiguïté, cette complexité liée à la double appartenance.

**Vous parlez de compagnonnage au sujet des contributeurs de ce livre. Comment les avez-vous choisis ?**

Ils devaient impérativement être nés en Algérie pendant la colonisation et être enfants ou adolescents au moment de la guerre entre 1954 et 1962. C'était le principal critère. Et puis bien sûr, être écrivains, auteurs. Si vous regardez la bibliographie de chacun, ils ont tous publié en Algérie et/ou en France.

**Il y a pourtant des noms connus et des noms moins connus...**

Qu'ils soient connus ou pas n'est pas le plus important. En revanche, il fallait

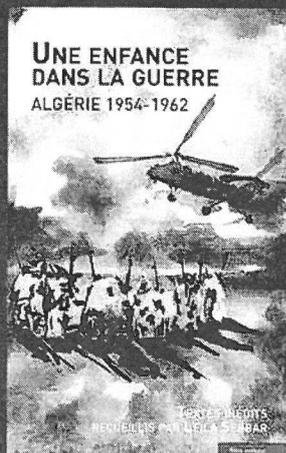
qu'ils représentent les trois communautés qui font la particularité de l'histoire de l'Algérie française et coloniale : juifs, musulmans et chrétiens.

**Avez-vous essayé des refus ? C'est un projet qui touche beaucoup au personnel, à l'intime.**

Je connais bien les auteurs. J'ai travaillé avec la plupart d'entre eux sur d'autres projets collectifs. Ceux qui n'ont pas collaboré à ce recueil avaient déjà écrit sur cette période et sur leur enfance pendant la guerre. Outre Boualem Sansal ou Wassyla Tamzali, Benjamin Stora y a consacré deux chapitres dans *les Clés retrouvées*. *Une enfance juive à Constantine* (Stock), qu'il venait de publier. Il n'avait pas envie de se répéter. Ce que je pouvais comprendre. Quant aux historiens, la seule difficulté a été de les faire écrire à la première personne, avec le "je".

**Vous avez choisi un sujet qui est encore sensible en France. Peut-on parler de manière sereine aujourd'hui de la guerre d'Algérie ?**

Tous ceux qui ont un lien avec l'Algérie, avec cette histoire et la guerre, ne sont pas apaisés, qu'il s'agisse des Algériens ou des Français. Il y a toujours un malaise, une réticence. Mais il faut en discuter, l'explorer. C'est le but de ce livre. J'espère d'ailleurs qu'il sera diffusé en Algérie.



**UNE ENFANCE DANS LA GUERRE.**  
1954-1962, éditions Bleu Autour  
(mars 2016), 296 p., 26 €.

**D'ailleurs, dans le recueil, certains parlent d'"événements" et non de "guerre" d'Algérie...**

Parce qu'à l'époque, on disait "événements". Ce sont des récits d'enfance qui se situent dans ces années de guerre. C'est Lionel Jospin qui a décidé dans les années 1990 qu'on emploierait dorénavant le terme de "guerre".

**Est-ce que les nouvelles générations connaissent cette histoire qui les lie des deux côtés de la Méditerranée ?**

Non. Ils ne la connaissent pas, ils ne veulent pas la connaître. Peut-être parce qu'ils ne veulent pas souffrir. Peut-être que leur famille n'en a pas parlé. Ils ne veulent pas transgresser le silence familial. Certains "héritiers", dont Mehdi La-laoui, Samia Messaoudi, ont fait un travail très important autour du 17 octobre 1961.

**Ce silence, on le retrouve dans beaucoup de familles. Comment l'expliquez-vous ?**

C'est leur manière de faire face à leur sentiment de culpabilité. Ils sont ceux qui ont quitté des pays en construction. Ils sont ceux qui sont allés chez l'ancien colonisateur. Ils se sentent coupables de trahison. C'est une situation difficile même s'il y a dix mille raisons qu'ils mettent en avant : la précarité, le chômage, la discrimination...

**Des raisons qui sont recevables...**

Oui, tout à fait légitimes. Mais dans l'inconscient, ce qui compte, c'est cette culpabilité, le sentiment d'être des traîtres. J'ai entendu des choses dures sur les immigrés. Je les ai entendus se faire traiter de "harkis" par exemple. ■

## ÉCRIRE, SE SOUVENIR, TOUJOURS ET ENCORE

*Une enfance dans la guerre. Algérie 1954-1962* propose une lecture particulière de la guerre d'Algérie, qui est évoquée ici à travers les souvenirs de l'enfance. Une quarantaine de témoignages représentatifs de la mosaïque sociale qu'était alors l'Algérie française : Yahia Belaskri, Mehdi Charef, Patrick Chemla, Christine Ray, Karima Berger... Ces enfants d'alors sont devenus les témoins exceptionnels d'un drame qui reste un sujet sensible cinquante ans plus tard. Leïla Sebbar fourmille de projets. Deux rééditions de livres épuisés sont attendues pour la rentrée littéraire de septembre : *Je ne parle pas la langue de mon père* (récit) et *l'Arabe comme un chant secret* (éd. Bleu Autour), qui est un recueil de textes dans son rapport à la langue arabe, la langue de son père. "Ce sera un seul volume, avec des contributions extérieures, des universitaires, des analystes", précise l'auteure.